sant d'une loi qui donne dix années de la vie de ces sauvages à ceux qui les prennent chez eux pour les civiliser, des muletiers se rendaient sur les bords du Jiquitinhonha ; pour une hache, pour du sucre, pour un peu d'eau-de-vie, on décidait les parens à se séparer de leurs fils, et l'on promettait de ramener ces derniers quand ils seraient instruits de notre religion et sauraient travailler. Ces malheureux enfans étaient conduits hors de leur patrie par leurs barbares acheteurs, et on les revendait dans les différens villages du canton pour quinze à vingt mille reis [1]. Alors s'était répété au Brésil ce qui arrive sur la côte d'Afrique : tenté par le prix que les Portugais mettaient aux enfans, les capitaines [2] Botocudos s'étaient fait la guerre pour avoir des enfans à vendre [3]. Cependant Julião, en reprenant le commandement de la 7e division, tâcha de terminer les querelles qui s'étaient élevées à ce sujet entre différens chefs ; plusieurs troupes de Botocudos vinrent le visiter à S. Miguel ; le capitaine Joahima s'y est établi

[1] On lit dans un ouvrage imprimé en 1822 qu'il y avait 6 à 700 Botocudos dispersés à Villa do Fanado, Chapada, S. Domingos.

[2] J'emploie ici, et je continuerai à employer le mot de *capitaine* pour désigner les chefs Botocudos, parce que c'est celui dont se servent les Portugais-Brésiliens qui vivent au milieu d'eux.

[3] Une loi à peu près analogue à celle que je viens de rappeler ici avait été rendue pour les enfans des Hottentots par le gouvernement hollandais, et elle eut aussi les conséquences les plus funestes.

avec sa tribu, et il y a bâti une petite maison à la manière des Portugais pour lui et pour sa famille.

Comme la plupart des Portugais établis sur les bords du Jiquitinhonha n'ont point d'esclaves, ils emploient les Botocudos, qui, pour la rétribution la plus légère, pour un peu de nourriture, pour quelques vêtemens grossiers, rendent déjà beaucoup de services. Ces Indiens portent des fardeaux, puisent de l'eau à la rivière, vont chercher du bois, etc. Lors de mon voyage, un seul d'entre eux, appelé George, avait défriché un petit champ; mais tous paraissaient disposés à travailler la terre, et pour leur en inspirer le désir, Julião avait profité de leur goût pour le sucre. « Nous ne pouvons, leur disait-il en ma présence, avoir de ces cannes à sucre que nous aimons tant, si nous n'en plantons point. Je fais venir des haches de Bahia; je vous en donnerai à tous; nous défricherons la terre; nous planterons des cannes; je ferai construire un moulin, et nous mangerons du sucre. » A ce langage, les Botocudos tressaillaient de joie et montraient par leurs gestes qu'ils étaient prêts à travailler.

Jusqu'à l'époque de mon voyage, le gouvernement n'avait rien fait pour la colonie naissante, et souvent Julião s'était vu obligé d'éluder des ordres absurdes ou dangereux donnés par des supérieurs qui n'avaient aucune connaissance des localités. Tout ce que Julião distribuait aux Botocudos, c'est à ses frais qu'il l'achetait. Quelquefois, à la vérité, ils le dédommageaient par leur travail; mais il n'avait pas toujours besoin de leurs services, et néanmoins il leur donnait dans tous les

temps des haricots et du maïs. Ils savaient l'heure de ses repas, et le capitaine Joahima venait presque toujours y prendre part avec quelques-uns de ses gens.

Les énormes morceaux de bois que les Botocudos portent aux oreilles et à la lèvre inférieure, sont le signe caractéristique qui les distingue des autres Indiens. Tous ceux qui portent ces bizarres ornemens parlent le même langage, et ont à peu près les mêmes coutumes; mais ils ne forment point un corps de peuple uni par un gouvernement commun. La nation est divisée en tribus (*lotes*), qui ont chacune un chef entièrement indépendant, et qui comprennent environ cinquante à cent hommes d'armes, sans compter les femmes et les enfans.

La dignité des chefs ou capitaines de tribus n'est point héréditaire [1]; on les choisit parmi les plus braves, et souvent, après la mort d'un capitaine, un des membres de la tribu n'attend point qu'on l'élise; il se proclame lui-même chef de la troupe. Les capitaines ont un pouvoir absolu, mais les rapports très-bornés des individus entre eux laissent aux chefs peu d'occasions d'exercer leur autorité. Ils n'ont guère autre chose à faire que de diriger les marches, de conduire leurs hommes à la guerre, et d'apaiser les différends qui s'élèvent presque uniquement à l'occasion des femmes.

[1] On a imprimé en Allemagne, d'après de faux renseignemens, que les Botocudos avaient un roi; mais il serait inutile de s'étendre sur cette erreur, qui a déjà été relevée par M. le prince de Neuwied.

A la guerre, les capitaines sont distingués par une manière particulière de peindre leur corps ; mais d'ailleurs ils ne portent aucune marque de dignité, et paraissent parmi leurs sujets comme au milieu de leurs égaux.

Les Portugais ont donné différens noms aux Botocudos[1] ; mais celui-ci, qui doit son origine à la ressemblance de leurs ornemens avec la bonde de nos poinçons (*botoque* ou *batoque*. Voyez Mor., *Dic.*, 1) est aujourd'hui généralement adopté dans les diverses provinces que j'ai parcourues. Quant aux Botocudos eux-mêmes, ils se donnent aussi différens noms ; mais il en est un, celui de *Crecmun*, qui se retrouve avec quelques modifications sur les bords du Jiquitinhonha et ceux du Rio Doce[2].

[1] Les noms d'*Aimurés*, *Aimborés*, *Ambourés*, *Imburés*, *Penachans*, ne sont, je crois, plus en usage ; mais j'ai encore entendu dire *Tapuyo*. M. le prince de Neuwied a aussi retrouvé, sur la côte septentrionale, les noms d'*Aimorés* et de *Gherins* ou *Gerens*. D'après les récits de ce savant voyageur, il paraît également que le mot de *Tapuyas* ne s'est point perdu sur le littoral ; mais ce nom paraît appartenir moins aux Botocudos en particulier qu'à la sous-race dont ils font partie. Quant au nom d'*Arari* que M. d'Eschwege (*Journ.*, I, p. 88) dit être celui que les Botocudos portaient originairement, je ne l'ai entendu prononcer par personne ; cependant Casal dit que le *Rio Preto*, l'un des affluens du Rio Doce, traverse les terres des *Ararys*, et il n'est pas invraisemblable que ces Ararys soient des Botocudos, ou du moins des Tapuyas.

[2] Ce nom de *Crecmun* est employé dans les chansons dont je donnerai la traduction plus bas, et qui sont chantées par

Les Botocudos habitent une immense étendue de pays, mais ils ne sont probablement pas aussi nombreux qu'on le croit généralement ; la terreur qu'ils inspirent les a multipliés, et comme ils mènent une vie errante, on a souvent fait plusieurs tribus de la même troupe qui s'était transportée d'un lieu dans un autre. Le commandant Julião avait été à même de voir toutes les tribus qui habitent les bords du Jiquitinhonha, ou du moins il avaït vu la plupart d'entre elles ; il s'était entretenu avec leurs capitaines, et il estimait à environ deux mille individus la population indienne qui avoisine le fleuve [1].

Comme les autres Indiens, les Botocudos ont les cuisses et les jambes menues, les pieds petits, la poitrine et les épaules larges, le cou fort court, le nez épaté, les yeux divergens, l'os des joues très-élevé.

les Botocudos de la 7e division. Le respectable M. Marlière, Français chargé, en 1824, de la direction des Indiens, a trouvé le mot *Cracmun* en usage chez les tribus de la partie méridionale du Rio Doce. Cependant d'autres Botocudos du même pays portent, suivant cet officier, le nom de *Pejaurum*. Il a aussi trouvé celui de *Nacnenũc* à la 7e division.

[1] Tout ce que je dirai des Botocudos dans ce chapitre et le suivant est le résultat de ce que j'ai observé moi-même, et des renseignemens que j'ai recueillis sur les lieux. Mais je n'ai prétendu peindre que les Botocudos de Minas Novas, et il ne serait point étonnant que d'autres tribus eussent des usages différens, puisqu'il n'existe réellement pas de lien commun entre toutes celles qui composent l'ensemble de la nation.

Cependant on remarque entre ces sauvages et les autres peuplades quelques-unes de ces différences qui, dans la même race, font reconnaître les diverses nations. Ainsi, les épaules et la poitrine des Botocudos ont peut-être plus de largeur que celles des autres Indiens de la province des Mines; leur tête est peut-être moins ronde et leur cou plus court. Ils se distinguent surtout par une physionomie plus ouverte et par un air de gaîté qui bientôt réconcilie avec leur laideur. Ce qui prouve qu'ils sont portés à la joie, c'est que les rides qui naissent du rire sont chez eux très-prononcées. Attachant sans doute à des jambes menues une idée de beauté, ils serrent avec des liens celles de leurs enfans [1], et la plus grande injure que l'on puisse leur faire, c'est de leur dire qu'ils ont de grosses jambes et de grands yeux.

J'ai dit que les Botocudos des deux sexes étaient nus. Il faut cependant que ces sauvages ne soient pas absolument étrangers au sentiment de la pudeur; car le plus souvent les hommes cachent leur nudité, quoique d'une manière fort imparfaite, avec une foliole de palmier.

Pour faire les espèces de tablettes qu'ils mettent à leurs oreilles et à leur lèvre inférieure, les Botocudos emploient le bois des jeunes *barrigudos*. Ces arbres, dans leur langue, s'appellent *emburé*, mot d'où l'on a emprunté un des noms qui ont été donnés à la na-

[1] Comme on l'a vu, on m'avait dit à Passanha que cette coutume de serrer les jambes des enfans avait pour but de les rendre plus agiles. Je ne sais trop si cette explication est bien vraie.

tion. C'est quand les enfans commencent à grandir qu'on leur perce la lèvre et les oreilles. On y introduit d'abord un morceau de bois de petite dimension ; mais, quand la plaie est bien cicatrisée, on substitue au premier morceau de bois un autre morceau plus grand, et, comme je l'ai dit, ceux des hommes atteignent jusqu'à trois pouces de diamètre. Le bondon ou disque passé dans la lèvre n'en change point la direction, tant qu'il n'a pas plus d'un pouce de diamètre; mais ensuite il entraîne cette partie et prend avec elle une situation horizontale. Par un effort musculaire, l'individu qui porte le bondon peut encore relever assez sa lèvre pour lui donner une position oblique ; mais il ne saurait plus l'appliquer contre ses dents, et encore ne la redresserait-il pas, si elle n'était aidée par le morceau de bois lui-même sur lequel elle s'appuie. Le disque ôté, la lèvre reste pendante jusqu'au bas du menton, comme on l'a déjà vu par l'exemple du capitaine Joahima.

C'est avec du rocou que les Botocudos se peignent en rouge, et avec le fruit du *genipayer* qu'ils se peignent en noir. Les femmes et les jeunes gens paraissent se plaire surtout à se barbouiller le corps. Les uns n'ont que des mouches, d'autres des plaques irrégulières, d'autres des bandes qui s'étendent en différens sens; enfin j'en ai vu quelques-uns qui avaient peint de rocou toute la partie supérieure de leur visage jusqu'au milieu des joues.

La prononciation des Botocudos est encore plus barbare que celle des autres nations indiennes. Ne pou-

vant faire usage de la lèvre inférieure, ils parlent encore davantage de la gorge et du nez; ils ont beaucoup de mots aspirés qui semblent sortir avec effort du fond de leur gosier, et qui, au milieu d'un nasillement guttural extrêmement monotone, produisent des éclats de voix qui surprennent lorsqu'on n'y est pas accoutumé.

Quelques-unes des langues indiennes, dont on trouvera le vocabulaire dans cet ouvrage, ont entre elles des rapports qui indiquent une source commune; mais celle des Botocudos diffère entièrement de ces idiomes; ce qui, avec l'usage des morceaux de bois que ces sauvages placent dans leurs oreilles et dans leur lèvre, tendrait à prouver qu'ils ont une origine particulière. Au reste, malgré les difficultés que présente la langue des Botocudos, il n'est à S. Miguel presque personne qui n'en sache quelques mots, et il s'y trouve même des jeunes gens qui imitent parfaitement toutes les intonations nasales et gutturales de ces sauvages; aussi, pendant mon séjour sur les bords du Jiquitinhonha, ne me fut-il pas difficile de trouver des interprètes.

Je ne voulus pas quitter S. Miguel sans avoir un court vocabulaire de la langue des Botocudos. Je disais des mots portugais à un nègre du commandant qui avait appris l'idiome des sauvages; je faisais répéter les traductions du nègre à un Botocudo de la troupe de JAN-OÉ [1], et j'écrivais ensuite. Après avoir mis sur le pa-

[1] Cette troupe, comme on le verra, n'avait encore eu que

pier les mots qui m'avaient été dictés en langage *botocudo*, je les lisais à l'Indien de Jan-oé, en me faisant montrer par lui les objets que représentaient ces mots; quand il ne me comprenait pas bien, je me faisais répéter les mêmes mots par le nègre de Julião, et, après cela, je corrigeais ce que j'avais écrit. Au reste, il est encore moins aisé de peindre par des lettres la langue des Botocudos que celles des autres nations indiennes, car ces sauvages ont plus de sons mixtes; ainsi il est souvent difficile de distinguer s'ils ont prononcé un *a* ou un *o*, un *e* ou un *i*, et ils ont des consonnes qui participent presque également du *b* et de l'*m*, du *z* et du *j*, de l'*l* et de l'*n*, etc. Les Botocudos ont des mots composés et mettent l'adjectif après le substantif. VOCABULAIRE DE LA LANGUE DES BOTOCUDOS.—Dieu, soleil; *tarú* (l'*r* participe du son de l'*l*).—Tête; *crén* (prononcez comme le mot français crêne). — Nez; *kizitn*. — Bouche; *himpma*. — Dents; *kejune* (l'*e* final ne se fait guère plus sentir que notre *e* muet). — Cheveux; *kringke*.— Bras; *ziporoke* (*e* presque muet).— Mains; *pójéc*.—Doigts; *pokelingnate*.— Paume de la main; *poli* (*i* nasal).—Cuisses; *omaki* (l'*o* se fait à peine sentir). — Jambes; *maruki* (l'*r* participe du son de l'*l*).—Pied; *macniaki*.—Lune; *taruchicha*.—Genoux; *kaklifi* (je ne puis dire si ce mot est singulier ou pluriel; le premier *i* est long et

peu de rapports avec les blancs.—Dans le mot Jan-oé, l'*n* ne se lie pas avec l'*o*. Je trouve aussi dans mes notes le même individu désigné par le nom de *Juanhé* (l'*h* aspiré).

accentué). — La nuque du cou; *nocniaſi* (la dernière syllabe se prononce à peine). — Lecythis ; *tchícórá*. — Eau; *manhá* (premier *a* fermé).— Feu ; *chimpéki*. — Dormir ; *kukujune* (le dernier *e* se fait peu sentir). — Laver; *manhakejo*.—Manger ; *noncut*.—Flèche ; *mazike* (l'*a* est nasal ; le *z* participe du *j;* l'*e* final est presque muet).— Arc ; *néme*. — Frère; *jipará* (le *j* participe du *z*). — Mère ; *japú*. — Femme; *hocôt*. — Nuit; *taratatú*. — Pierre; *kratú*. — Oiseau; *bacán*. — Fleuve ; *manhanpacajú* (eau grande). — Ruisseau; *manhanhihi* (eau petite ; *h* aspiré). — Terre ; *nâka* (le dernier *a* participe du son de l'*e* et se fait peu entendre). — Mourir; *cuém*. — Chien; *hincon*. — Maïs; *jitnirun*.— Joli ; *heréhé*.— Beaucoup; *eruhú*. —Petit ; *hihi*.—Leur hutte, telle qu'ils la font dans les bois ; *kijeme* [1].

Les Botocudos paraissent avoir quelque idée vague de l'immortalité; mais ils sont probablement étrangers à celle d'un être suprême, ou du moins elle se confond dans leur esprit avec l'idée du soleil [2]. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que, songeant uniquement à leurs

[1] J'ai encore employé ici l'orthographe portugaise, en y ajoutant la lettre *k* et l'accent circonflexe des Français.

[2] Leur langue même porte à le conclure, puisqu'ils n'ont qu'un mot pour désigner Dieu et le soleil. On peut voir aussi, au chapitre X, ce qui m'a été dit à ce sujet par le soldat Raimundo Ferreira de Souza. D'après ce que m'a raconté M. le capitaine Jozé Caetano de Mello, les Botocudos ont une sorte de reconnaissance particulière pour la lune, parce qu'elle protége leurs marches nocturnes.

besoins physiques, ils ne s'occupent point de la Divinité, et qu'ils n'ont absolument aucun culte. A la vérité ils ne montrent point d'éloignement pour la religion chrétienne, ils laissent baptiser leurs enfans, et quand ils assistent aux repas des Portugais, ils joignent les mains et font le signe de la croix comme eux; mais il est trop évident que ces marques extérieures d'adhésion à un culte qu'ils ne sauraient connaître, ne sont que le résultat d'une imitation grossière. A la sollicitation du commandant, l'administration a décidé qu'il y aurait à S. Miguel un curé ou chapelain, auquel il serait payé annuellement deux cent mille reis. Cette somme, en y joignant le produit d'un peu de culture, serait bien suffisante pour entretenir un prêtre d'une manière décente; mais, lors de mon voyage, il ne s'était pas encore trouvé un ecclésiastique qui voulût aller catéchiser les Botocudos, et les instituteurs de ces infortunés étaient les habitans corrompus du hameau de S. Miguel.

On assure que, lorsque les Botocudos n'avaient point encore eu de communication avec les Portugais, ils étaient anthropophages, et l'on m'a cité, à l'appui de cette assertion, les deux faits que je vais rapporter. Deux nègres fugitifs s'étaient retirés à peu de distance de Tocoyos, sur le bord d'un ruisseau, près duquel habitait une troupe de Botocudos, et ils s'étaient mis à cultiver la terre. Dans les commencemens, ils vécurent en bonne intelligence avec leurs voisins; mais les Botocudos finirent par les attaquer, et prirent l'un d'eux. L'autre échappa aux sauvages et s'enfuit à Tocoyos, où